

DESILLUSION!

— Les lettres viendront ! lui dit-elle avec une voix incertaine.

Alice sourit à ce cri de son être avide d'illusion et d'amour ; avec une légère émotion, elle demanda à Colette Grandin :

— Le mariage aura lieu bientôt ?

— Dans huit jours, lui répondit Colette. Et elle ferma le petit sac qu'elle passa lentement à son bras en se levant.

II

La voiture s'était arrêtée. Elle faisait halte un instant sur la place du village, puis reprenait sa course vers la petite ville. Les deux jeunes filles descendirent. Elle n'avait plus, pour arriver à l'école, qu'une courte rue à traverser.

— Pas bien beau, comme vous le serrez dans quelques minutes, dit Colette Grandin. Surtout pour vous qui êtes habituées à la ville !

Mais voyant la tristesse navrante qui se peignait sur le visage d'Alice Barandon elle courut à sa rencontre :

— Oh ! tout le monde est gentil ici !... On vous aimera bien allez !... Et puis, on s'habitue, et les neuf mois de l'année scolaire passent assez vite !

Maintenant la rue s'élargissait et était encadrée de deux rangées de maisons. Au bout, fermant la route, se dressait un ancien château qui dominait tout, même la modeste église avec sa petite tour plate. Pendant qu'elles passaient, la fenêtre d'une des plus jolies maisons s'ouvrit et la tête d'une jeune femme apparut.

— Vous voilà de retour, mademoiselle Grandin ?... Je vous guettais pour vous dire bonjour !... C'est peut-être la dernière fois ?

Colette Grandin leva la tête.

— Oui, dit-elle, je pars ce soir. Mais vous allez parfois à Bienville, n'est-ce pas madame Marguerite ?... Nous nous reverrons !

— Vous vous fixerez à Bienville après votre mariage ? demanda Alice à Colette, pendant qu'elles poursuivaient leur route.

— Oui, répondit Mlle Grandin. Mon fiancé a un emploi dans cette ville. Et vous, vous préférez vous bien à Bienville ?

Alice eut un élan :

— Oh ! oui beaucoup !

— Nous nous reverrons aussi pendant les vacances, quand vous viendrez chez vos parents.

Elles étaient arrivées à l'école. Un groupe de garçons et de filles les attendait devant la porte, faisant un joyeux tapage. Soudain, il y eut un moment de silence ; les garçons enlevèrent leurs casquettes, les filles s'inclinèrent gentiment.

Les deux institutrices entrèrent dans la grande salle un peu obscure.

Pendant que les élèves s'installaient bruyamment à leurs places, Mlle Grandin remettait à Alice Barandon les registres, les notes, les cahiers, et lui donnait vivement les indications nécessaires ; puis, rappelant à l'ordre les élèves, elle leur présenta leur nouvelle maîtresse, leur faisant ses dernières recommandations et ses adieux.

Alice écoutait, presque impatiente maintenant de se trouver seule.

Finalement, Colette Grandin ramassa ses nombreux livres, donna un coup d'œil à la classe et s'approcha d'Alice pour l'embrasser.

Elles échangèrent encore quelques mots aimables, puis la gracieuse créature se dirigea vers la porte.

Mais, après avoir fait quelques pas, elle revint :

— Écoutez, dit-elle, confidemment vous trouveriez des affaires à moi, vous me les garderiez, je vous prie... Je suis si étourdie, que bien sûr, j'ai dû oublier quelque chose !

Vous me l'appartenez lorsque vous viendrez me voir à Bienville, chez moi !

Et elle avait appuyé sur ce "chez moi" avec un peu d'orgueil.

III

Maintenant, elle était partie. Ses derniers mots vibraient encore aux oreilles d'Alice.

Elle pensa de nouveau à "lui", à la possibilité d'avoir elle aussi son "chez elle", où elle vivrait avec "lui" et pour "lui".

Un peu de calme lui revint au cœur. Alors, elle adressa quelques paroles aux élèves qui la regardaient avec curiosité, puis elle fit l'appel.

— Que de noms ! que de pages du gros registre elle tourna sans s'arrêter !

Tout à coup, elle s'arrêta.

Entre deux feuilles, une photographie venait d'apparaître devant ses yeux.

Et, en même temps, un œil lui échappa. La photographie représentait un jeune homme et une jeune fille... Deux visages souriants... Ils avaient les mains enlacées... Et tous deux la regardaient. Elle, c'était Colette Grandin, la petite institutrice qu'elle venait de remplacer, et lui, c'était Lui !

Les lèvres d'Alice se contractèrent pour réprimer un nouveau cri, et sa malheureuse bêtise qu'elle allait tomber.

Elle se retint à la table de toute la force de ses doigts.

Il lui semblait que là, devant ses yeux hagards, il y avait un horrible gouffre où son pauvre rêve, le rêve qui la faisait vivre, qui lui donnait du courage, venait de tomber, de disparaître pour toujours !

Ainsi donc, ils étaient fiancés. — Demain ils seraient époux !

Se ressaisissant enfin, se sentant plus forte, elle fit quelques pas dans la salle. Elle pensait à sa solitude, à la famille qui était loin d'elle, et un sanglot rauque lui brisa la poitrine.

Elle revint à la table et, la tête entre ses mains, elle demeura longtemps dans cet état de prostration devant le double portrait, devant ces deux beaux visages qui semblaient lui orler leur bonheur, — tout un poème d'amour !

— Les lettres viendront ! lui dit-elle avec une voix incertaine.

Alice sourit à ce cri de son être avide d'illusion et d'amour ; avec une légère émotion, elle demanda à Colette Grandin :

— Le mariage aura lieu bientôt ?

— Dans huit jours, lui répondit Colette. Et elle ferma le petit sac qu'elle passa lentement à son bras en se levant.

II

La voiture s'était arrêtée. Elle faisait halte un instant sur la place du village, puis reprenait sa course vers la petite ville. Les deux jeunes filles descendirent. Elle n'avait plus, pour arriver à l'école, qu'une courte rue à traverser.

— Pas bien beau, comme vous le serrez dans quelques minutes, dit Colette Grandin. Surtout pour vous qui êtes habituées à la ville !

Mais voyant la tristesse navrante qui se peignait sur le visage d'Alice Barandon elle courut à sa rencontre :

— Oh ! tout le monde est gentil ici !... On vous aimera bien allez !... Et puis, on s'habitue, et les neuf mois de l'année scolaire passent assez vite !

Maintenant la rue s'élargissait et était encadrée de deux rangées de maisons. Au bout, fermant la route, se dressait un ancien château qui dominait tout, même la modeste église avec sa petite tour plate. Pendant qu'elles passaient, la fenêtre d'une des plus jolies maisons s'ouvrit et la tête d'une jeune femme apparut.

— Vous voilà de retour, mademoiselle Grandin ?... Je vous guettais pour vous dire bonjour !... C'est peut-être la dernière fois ?

Colette Grandin leva la tête.

— Oui, dit-elle, je pars ce soir. Mais vous allez parfois à Bienville, n'est-ce pas madame Marguerite ?... Nous nous reverrons !

— Vous vous fixerez à Bienville après votre mariage ? demanda Alice à Colette, pendant qu'elles poursuivaient leur route.

— Oui, répondit Mlle Grandin. Mon fiancé a un emploi dans cette ville. Et vous, vous préférez vous bien à Bienville ?

Alice eut un élan :

— Oh ! oui beaucoup !

— Nous nous reverrons aussi pendant les vacances, quand vous viendrez chez vos parents.

Elles étaient arrivées à l'école. Un groupe de garçons et de filles les attendait devant la porte, faisant un joyeux tapage. Soudain, il y eut un moment de silence ; les garçons enlevèrent leurs casquettes, les filles s'inclinèrent gentiment.

Les deux institutrices entrèrent dans la grande salle un peu obscure.

Pendant que les élèves s'installaient bruyamment à leurs places, Mlle Grandin remettait à Alice Barandon les registres, les notes, les cahiers, et lui donnait vivement les indications nécessaires ; puis, rappelant à l'ordre les élèves, elle leur présenta leur nouvelle maîtresse, leur faisant ses dernières recommandations et ses adieux.

Alice écoutait, presque impatiente maintenant de se trouver seule.

Finalement, Colette Grandin ramassa ses nombreux livres, donna un coup d'œil à la classe et s'approcha d'Alice pour l'embrasser.

Elles échangèrent encore quelques mots aimables, puis la gracieuse créature se dirigea vers la porte.

Mais, après avoir fait quelques pas, elle revint :

— Écoutez, dit-elle, confidemment vous trouveriez des affaires à moi, vous me les garderiez, je vous prie... Je suis si étourdie, que bien sûr, j'ai dû oublier quelque chose !

Vous me l'appartenez lorsque vous viendrez me voir à Bienville, chez moi !

Et elle avait appuyé sur ce "chez moi" avec un peu d'orgueil.

III

Maintenant, elle était partie. Ses derniers mots vibraient encore aux oreilles d'Alice.

Elle pensa de nouveau à "lui", à la possibilité d'avoir elle aussi son "chez elle", où elle vivrait avec "lui" et pour "lui".

Un peu de calme lui revint au cœur. Alors, elle adressa quelques paroles aux élèves qui la regardaient avec curiosité, puis elle fit l'appel.

— Que de noms ! que de pages du gros registre elle tourna sans s'arrêter !

Tout à coup, elle s'arrêta.

Entre deux feuilles, une photographie venait d'apparaître devant ses yeux.

Et, en même temps, un œil lui échappa. La photographie représentait un jeune homme et une jeune fille... Deux visages souriants... Ils avaient les mains enlacées... Et tous deux la regardaient. Elle, c'était Colette Grandin, la petite institutrice qu'elle venait de remplacer, et lui, c'était Lui !

Les lèvres d'Alice se contractèrent pour réprimer un nouveau

— Les lettres viendront ! lui dit-elle avec une voix incertaine.

Alice sourit à ce cri de son être avide d'illusion et d'amour ; avec une légère émotion, elle demanda à Colette Grandin :

— Le mariage aura lieu bientôt ?

— Dans huit jours, lui répondit Colette. Et elle ferma le petit sac qu'elle passa lentement à son bras en se levant.

II

La voiture s'était arrêtée. Elle faisait halte un instant sur la place du village, puis reprenait sa course vers la petite ville. Les deux jeunes filles descendirent. Elle n'avait plus, pour arriver à l'école, qu'une courte rue à traverser.

— Pas bien beau, comme vous le serrez dans quelques minutes, dit Colette Grandin. Surtout pour vous qui êtes habituées à la ville !

Mais voyant la tristesse navrante qui se peignait sur le visage d'Alice Barandon elle courut à sa rencontre :

— Oh ! tout le monde est gentil ici !... On vous aimera bien allez !... Et puis, on s'habitue, et les neuf mois de l'année scolaire passent assez vite !

Maintenant la rue s'élargissait et était encadrée de deux rangées de maisons. Au bout, fermant la route, se dressait un ancien château qui dominait tout, même la modeste église avec sa petite tour plate. Pendant qu'elles passaient, la fenêtre d'une des plus jolies maisons s'ouvrit et la tête d'une jeune femme apparut.

— Vous voilà de retour, mademoiselle Grandin ?... Je vous guettais pour vous dire bonjour !... C'est peut-être la dernière fois ?

Colette Grandin leva la tête.

— Oui, dit-elle, je pars ce soir. Mais vous allez parfois à Bienville, n'est-ce pas madame Marguerite ?... Nous nous reverrons !

— Vous vous fixerez à Bienville après votre mariage ? demanda Alice à Colette, pendant qu'elles poursuivaient leur route.

— Oui, répondit Mlle Grandin. Mon fiancé a un emploi dans cette ville. Et vous, vous préférez vous bien à Bienville ?

Alice eut un élan :

— Oh ! oui beaucoup !

— Nous nous reverrons aussi pendant les vacances, quand vous viendrez chez vos parents.

Elles étaient arrivées à l'école. Un groupe de garçons et de filles les attendait devant la porte, faisant un joyeux tapage. Soudain, il y eut un moment de silence ; les garçons enlevèrent leurs casquettes, les filles s'inclinèrent gentiment.

Les deux institutrices entrèrent dans la grande salle un peu obscure.

Pendant que les élèves s'installaient bruyamment à leurs places, Mlle Grandin remettait à Alice Barandon les registres, les notes, les cahiers, et lui donnait vivement les indications nécessaires ; puis, rappelant à l'ordre les élèves, elle leur présenta leur nouvelle maîtresse, leur faisant ses dernières recommandations et ses adieux.

Alice écoutait, presque impatiente maintenant de se trouver seule.

Finalement, Colette Grandin ramassa ses nombreux livres, donna un coup d'œil à la classe et s'approcha d'Alice pour l'embrasser.

Elles échangèrent encore quelques mots aimables, puis la gracieuse créature se dirigea vers la porte.

Mais, après avoir fait quelques pas, elle revint :

— Écoutez, dit-elle, confidemment vous trouveriez des affaires à moi, vous me les garderiez, je vous prie... Je suis si étourdie, que bien sûr, j'ai dû oublier quelque chose !

Vous me l'appartenez lorsque vous viendrez me voir à Bienville, chez moi !

Et elle avait appuyé sur ce "chez moi" avec un peu d'orgueil.

III

Maintenant, elle était partie. Ses derniers mots vibraient encore aux oreilles d'Alice.

Elle pensa de nouveau à "lui", à la possibilité d'avoir elle aussi son "chez elle", où elle vivrait avec "lui" et pour "lui".

Un peu de calme lui revint au cœur. Alors, elle adressa quelques paroles aux élèves qui la regardaient avec curiosité, puis elle fit l'appel.

— Que de noms ! que de pages du gros registre elle tourna sans s'arrêter !

Tout à coup, elle s'arrêta.

Entre deux feuilles, une photographie venait d'apparaître devant ses yeux.

Et, en même temps, un œil lui échappa. La photographie représentait un jeune homme et une jeune fille... Deux visages souriants... Ils avaient les mains enlacées... Et tous deux la regardaient. Elle, c'était Colette Grandin, la petite institutrice qu'elle venait de remplacer, et lui, c'était Lui !

Les lèvres d'Alice se contractèrent pour réprimer un nouveau

— Les lettres viendront ! lui dit-elle avec une voix incertaine.

Alice sourit à ce cri de son être avide d'illusion et d'amour ; avec une légère émotion, elle demanda à Colette Grandin :

— Le mariage aura lieu bientôt ?

— Dans huit jours, lui répondit Colette. Et elle ferma le petit sac qu'elle passa lentement à son bras en se levant.

II

La voiture s'était arrêtée. Elle faisait halte un instant sur la place du village, puis reprenait sa course vers la petite ville. Les deux jeunes filles descendirent. Elle n'avait plus, pour arriver à l'école, qu'une courte rue à traverser.

— Pas bien beau, comme vous le serrez dans quelques minutes, dit Colette Grandin. Surtout pour vous qui êtes habituées à la ville !

Mais voyant la tristesse navrante qui se peignait sur le visage d'Alice Barandon elle courut à sa rencontre :

— Oh ! tout le monde est gentil ici !... On vous aimera bien allez !... Et puis, on s'habitue, et les neuf mois de l'année scolaire passent assez vite !

Maintenant la rue s'élargissait et était encadrée de deux rangées de maisons. Au bout, fermant la route, se dressait un ancien château qui dominait tout, même la modeste église avec sa petite tour plate. Pendant qu'elles passaient, la fenêtre d'une des plus jolies maisons s'ouvrit et la tête d'une jeune femme apparut.

— Vous voilà de retour, mademoiselle Grandin ?... Je vous guettais pour vous dire bonjour !... C'est peut-être la dernière fois ?

Colette Grandin leva la tête.

— Oui, dit-elle, je pars ce soir. Mais vous allez parfois à Bienville, n'est-ce pas madame Marguerite ?... Nous nous reverrons !

— Vous vous fixerez à Bienville après votre mariage ? demanda Alice à Colette, pendant qu'elles poursuivaient leur route.

— Oui, répondit Mlle Grandin. Mon fiancé a un emploi dans cette ville. Et vous, vous préférez vous bien à Bienville ?

Alice eut un élan :

— Oh ! oui beaucoup !

— Nous nous reverrons aussi pendant les vacances, quand vous viendrez chez vos parents.

Elles étaient arrivées à l'école. Un groupe de garçons et de filles les attendait devant la porte, faisant un joyeux tapage. Soudain, il y eut un moment de silence ; les garçons enlevèrent leurs casquettes, les filles s'inclinèrent gentiment.

Les deux institutrices entrèrent dans la grande salle un peu obscure.

Pendant que les élèves s'installaient bruyamment à leurs places, Mlle Grandin remettait à Alice Barandon les registres, les notes, les cahiers, et lui donnait vivement les indications nécessaires ; puis, rappelant à l'ordre les élèves, elle leur présenta leur nouvelle maîtresse, leur faisant ses dernières recommandations et ses adieux.

Alice écoutait, presque impatiente maintenant de se trouver seule.

Finalement, Colette Grandin ramassa ses nombreux livres, donna un coup d'œil à la classe et s'approcha d'Alice pour l'embrasser.

Elles échangèrent encore quelques mots aimables, puis la gracieuse créature se dirigea vers la porte.

Mais, après avoir fait quelques pas, elle revint :

— Écoutez, dit-elle, confidemment vous trouveriez des affaires à moi, vous me les garderiez, je vous prie... Je suis si étourdie, que bien sûr, j'ai dû oublier quelque chose !

Vous me l'appartenez lorsque vous viendrez me voir à Bienville, chez moi !

Et elle avait appuyé sur ce "chez moi" avec un peu d'orgueil.

III

Maintenant, elle était partie. Ses derniers mots vibraient encore aux oreilles d'Alice.

Elle pensa de nouveau à "lui", à la possibilité d'avoir elle aussi son "chez elle", où elle vivrait avec "lui" et pour "lui".

Un peu de calme lui revint au cœur. Alors, elle adressa quelques paroles aux élèves qui la regardaient avec curiosité, puis elle fit l'appel.

— Que de noms ! que de pages du gros registre elle tourna sans s'arrêter !

Tout à coup, elle s'arrêta.

Entre deux feuilles, une photographie venait d'apparaître devant ses yeux.

Et, en même temps, un œil lui échappa. La photographie représentait un jeune homme et une jeune fille... Deux visages souriants... Ils avaient les mains enlacées... Et tous deux la regardaient. Elle, c'était Colette Grandin, la petite institutrice qu'elle venait de remplacer, et lui, c'était Lui !

Les lèvres d'Alice se contractèrent pour réprimer un nouveau

— Les lettres viendront ! lui dit-elle avec une voix incertaine.

Alice sourit à ce cri de son être avide d'illusion et d'amour ; avec une légère émotion, elle demanda à Colette Grandin :

— Le mariage aura lieu bientôt ?

— Dans huit jours, lui répondit Colette. Et elle ferma le petit sac qu'elle passa lentement à son bras en se levant.

II

La voiture s'était arrêtée. Elle faisait halte un instant sur la place du village, puis reprenait sa course vers la petite ville. Les deux jeunes filles descendirent. Elle n'avait plus, pour arriver à l'école, qu'une courte rue à traverser.

— Pas bien beau, comme vous le serrez dans quelques minutes, dit Colette Grandin. Surtout pour vous qui êtes habituées à la ville !

Mais voyant la tristesse navrante qui se peignait sur le visage d'Alice Barandon elle courut à sa rencontre :

— Oh ! tout le monde est gentil ici !... On vous aimera bien allez !... Et puis, on s'habitue, et les neuf mois de l'année scolaire passent assez vite !

Maintenant la rue s'élargissait et était encadrée de deux rangées de maisons. Au bout, fermant la route, se dressait un ancien château qui dominait tout, même la modeste église avec sa petite tour plate. Pendant qu'elles passaient, la fenêtre d'une des plus jolies maisons s'ouvrit et la tête d'une jeune femme apparut.

— Vous voilà de retour, mademoiselle Grandin ?... Je vous guettais pour vous dire bonjour !... C'est peut-être la dernière fois ?

Colette Grandin leva la tête.

— Oui, dit-elle, je pars ce soir. Mais vous allez parfois à Bienville, n'est-ce pas madame Marguerite ?... Nous nous reverrons !

— Vous vous fixerez à Bienville après votre mariage ? demanda Alice à Colette, pendant qu'elles poursuivaient leur route.

— Oui, répondit Mlle Grandin. Mon fiancé a un emploi dans cette ville. Et vous, vous préférez vous bien à Bienville ?

Alice eut un élan :

— Oh ! oui beaucoup !

— Nous nous reverrons aussi pendant les vacances, quand vous viendrez chez vos parents.

Elles étaient arrivées à l'école. Un groupe de garçons et de filles les attendait devant la porte, faisant un joyeux tapage. Soudain, il y eut un moment de silence ; les garçons enlevèrent leurs casquettes, les filles s'inclinèrent gentiment.

Les deux institutrices entrèrent dans la grande salle un peu obscure.

Pendant que les élèves s'installaient bruyamment à leurs places, Mlle Grandin remettait à Alice Barandon les registres, les notes, les cahiers, et lui donnait vivement les indications nécessaires ; puis, rappelant à l'ordre les élèves, elle leur présenta leur nouvelle maîtresse, leur faisant ses dernières recommandations et ses adieux.

Alice écoutait, presque impatiente maintenant de se trouver seule.

Finalement, Colette Grandin ramassa ses nombreux livres, donna un coup d'œil à la classe et s'approcha d'Alice pour l'embrasser.

Elles échangèrent encore quelques mots aimables, puis la gracieuse créature se dirigea vers la porte.

Mais, après avoir fait quelques pas, elle revint :

— Écoutez, dit-elle, confidemment vous trouveriez des affaires à moi, vous me les garderiez, je vous prie... Je suis si étourdie, que bien sûr, j'ai dû oublier quelque chose !

Vous me l'appartenez lorsque vous viendrez me voir à Bienville, chez moi !

Et elle avait appuyé sur ce "chez moi" avec un peu d'orgueil.

III

Maintenant, elle était partie. Ses derniers mots vibraient encore aux oreilles d'Alice.

Elle pensa de nouveau à "lui", à la possibilité d'avoir elle aussi son "chez elle", où elle vivrait avec "lui" et pour "lui".

Un peu de calme lui revint au cœur. Alors, elle adressa quelques paroles aux élèves qui la regardaient avec curiosité, puis elle fit l'appel.

— Que de noms ! que de pages du gros registre elle tourna sans s'arrêter !

Tout à coup, elle s'arrêta.

Entre deux feuilles, une photographie venait d'apparaître devant ses yeux.

Et, en même temps, un œil lui échappa. La photographie représentait un jeune homme et une jeune fille... Deux visages souriants... Ils avaient les mains enlacées... Et tous deux la regardaient. Elle, c'était Colette Grandin, la petite institutrice qu'elle venait de remplacer, et lui, c'était Lui !

Les lèvres d'Alice se contractèrent pour réprimer un nouveau

— Les lettres viendront ! lui dit-elle avec une voix incertaine.

Alice sourit à ce cri de son être avide d'illusion et d'amour ; avec une légère émotion, elle demanda à Colette Grandin :

— Le mariage aura lieu bientôt ?

— Dans huit jours, lui répondit Colette. Et elle ferma le petit sac qu'elle passa lentement à son bras en se levant.

II

La voiture s'était arrêtée. Elle faisait halte un instant sur la place du village, puis reprenait sa course vers la petite ville. Les deux jeunes filles descendirent. Elle n'avait plus, pour arriver à l'école, qu'une courte rue à traverser.

— Pas bien beau, comme vous le serrez dans quelques minutes, dit Colette Grandin. Surtout pour vous qui êtes habituées à la ville !

Mais voyant la tristesse navrante qui se peignait sur le visage d'Alice Barandon elle courut à sa rencontre :

— Oh ! tout le monde est gentil ici !... On vous aimera bien allez !... Et puis, on s'habitue, et les neuf mois de l'année scolaire passent assez vite !

Maintenant la rue s'élargissait et était encadrée de deux rangées de maisons. Au bout, fermant la route, se dressait un ancien château qui dominait tout, même la modeste église avec sa petite tour plate. Pendant qu'elles passaient, la fenêtre d'une des plus jolies maisons s'ouvrit et la tête d'une jeune femme apparut.

— Vous voilà de retour, mademoiselle Grandin ?... Je vous guettais pour vous dire bonjour !... C'est peut-être la dernière fois ?

Colette Grandin leva la tête.

— Oui, dit-elle, je pars ce soir. Mais vous allez parfois à Bienville, n'est-ce pas madame Marguerite ?... Nous nous reverrons !

— Vous vous fixerez à Bienville après votre mariage ? demanda Alice à Colette, pendant qu'elles poursuivaient leur route.

— Oui, répondit Mlle Grandin. Mon fiancé a un emploi dans cette ville. Et vous, vous préférez vous bien à Bienville ?

Alice eut un élan :

— Oh ! oui beaucoup !

— Nous nous reverrons aussi pendant les vacances, quand vous viendrez chez vos parents.

Elles étaient arrivées à l'école. Un groupe de garçons et de filles les attendait devant la porte, faisant un joyeux tapage. Soudain, il y eut un moment de silence ; les garçons enlevèrent leurs casquettes, les filles s'inclinèrent gentiment.

Les deux institutrices entrèrent dans la grande salle un peu obscure.

Pendant que les élèves s'installaient bruyamment à leurs places, Mlle Grandin remettait à Alice Barandon les registres, les notes, les cahiers, et lui donnait vivement les indications nécessaires ; puis, rappelant à l'ordre les élèves, elle leur présenta leur nouvelle maîtresse, leur faisant ses dernières recommandations et ses adieux.

Alice écoutait, presque impatiente maintenant de se trouver seule.

Finalement, Colette Grandin ramassa ses nombreux livres, donna un coup d'œil à la classe et s'approcha d'Alice pour l'embrasser.

Elles échangèrent encore quelques mots aimables, puis la gracieuse créature se dirigea vers la porte.

Mais, après avoir fait quelques pas, elle revint :

— Écoutez, dit-elle, confidemment vous trouveriez des affaires à moi, vous me les garderiez, je vous prie... Je suis si étourdie, que bien sûr, j'ai dû oublier quelque chose !

Vous me l'appartenez lorsque vous viendrez me voir à Bienville, chez moi !

Et elle avait appuyé sur ce "chez moi" avec un peu d'orgueil.

III

Maintenant, elle était partie. Ses derniers mots vibraient encore aux oreilles d'Alice.

Elle pensa de nouveau à "lui", à la possibilité d'avoir elle aussi son "chez elle", où elle vivrait avec "lui" et pour "lui".

Un peu de calme lui revint au cœur. Alors, elle adressa quelques paroles aux élèves qui la regardaient avec curiosité, puis elle fit l'appel.

— Que de noms ! que de pages du gros registre elle tourna sans s'arrêter !

Tout à coup, elle s'arrêta.

Entre deux feuilles, une photographie venait d'apparaître devant ses yeux.

Et, en même temps, un œil lui échappa. La photographie représentait un jeune homme et une jeune fille... Deux visages souriants... Ils avaient les mains enlacées... Et tous deux la regardaient. Elle, c'était Colette Grandin, la petite institutrice qu'elle venait de remplacer, et lui, c'était Lui !

Les lèvres d'Alice se contractèrent pour réprimer un nouveau

— Les lettres viendront ! lui dit-elle avec une voix incertaine.

Alice sourit à ce cri de son être avide d'illusion et d'amour ; avec une légère émotion, elle demanda à Colette Grandin :

— Le mariage aura lieu bientôt ?

— Dans huit jours, lui répondit Colette. Et elle ferma le petit sac qu'elle passa lentement à son bras en se levant.

II

La voiture s'était arrêtée. Elle faisait halte un instant sur la place du village, puis reprenait sa course vers la petite ville. Les deux jeunes filles descendirent. Elle n'avait plus, pour arriver à l'école, qu'une courte rue à traverser.

— Pas bien beau, comme vous le serrez dans quelques minutes, dit Colette Grandin. Surtout pour vous qui êtes habituées à la ville !

Mais voyant la tristesse navrante qui se peignait sur le visage d'Alice Barandon elle courut à sa rencontre :

— Oh ! tout le monde est gentil ici !... On vous aimera bien allez !... Et puis, on s'habitue, et les neuf mois de l'année scolaire passent assez vite !

Maintenant la rue s'élargissait et était encadrée de deux rangées de maisons. Au bout, fermant la route, se dressait un ancien château qui dominait tout, même la modeste église avec sa petite tour plate. Pendant qu'elles passaient, la fenêtre d'une des plus jolies maisons s'ouvrit et la tête d'une jeune femme apparut.

— Vous voilà de retour, mademoiselle Grandin ?... Je vous guettais pour vous dire bonjour !... C'est peut-être la dernière fois ?

Colette Grandin leva la tête.

— Oui, dit-elle, je pars ce soir. Mais vous allez parfois à Bienville, n'est-ce pas madame Marguerite ?... Nous nous reverrons !

— Vous vous fixerez à Bienville après votre mariage ? demanda Alice à Colette, pendant qu'elles poursuivaient leur route.

— Oui, répondit Mlle Grandin. Mon fiancé a un emploi dans cette ville. Et vous, vous préférez vous bien à Bienville ?

Alice eut un élan :

— Oh ! oui beaucoup !

— Nous nous reverrons aussi pendant les vacances, quand vous viendrez chez vos parents.

Elles étaient arrivées à l'école. Un groupe de garçons et de filles les attendait devant la porte, faisant un joyeux tapage. Soudain, il y eut un moment de silence ; les garçons enlevèrent leurs casquettes, les filles s'inclinèrent gentiment.

Les deux institutrices entrèrent dans la grande salle un peu obscure.

Pendant que les élèves s'installaient bruyamment à leurs places, Mlle Grandin remettait à Alice Barandon les registres, les notes, les cahiers, et lui donnait vivement les indications nécessaires ; puis, rappelant à l'ordre les élèves, elle leur présenta leur nouvelle maîtresse, leur faisant ses dernières recommandations et ses adieux.

Alice écoutait, presque impatiente maintenant de se trouver seule.

Finalement, Colette Grandin ramassa ses nombreux livres, donna un coup d'œil à la classe et s'approcha d'Alice pour l'embrasser.

Elles échangèrent encore quelques mots aimables, puis la gracieuse créature se dirigea vers la porte.

Mais, après avoir fait quelques pas, elle revint :

— Écoutez, dit-elle, confidemment vous trouveriez des affaires à moi, vous me les garderiez, je vous prie... Je suis si étourdie, que bien sûr, j'ai dû oublier quelque chose !

Vous me l'appartenez lorsque vous viendrez me voir à Bienville, chez moi !

Et elle avait appuyé sur ce "chez moi" avec un peu d'orgueil.

III

Maintenant, elle était partie. Ses derniers mots vibraient encore aux oreilles d'Alice.

Elle pensa de nouveau à "lui", à la possibilité d'avoir elle aussi son "chez elle", où elle vivrait avec "lui" et pour "lui".

Un peu de calme lui revint au cœur. Alors, elle adressa quelques paroles aux élèves qui la regardaient avec curiosité, puis elle fit l'appel.

— Que de noms ! que de pages du gros registre elle tourna sans s'arrêter !

Tout à coup, elle s'arrêta.

Entre deux feuilles, une photographie venait d'apparaître devant ses yeux.

Et, en même temps, un œil lui échappa. La photographie représentait un jeune homme et une jeune fille... Deux visages souriants... Ils avaient les mains enlacées... Et tous deux la regardaient. Elle, c'était Colette Grandin, la petite institutrice qu'elle venait de remplacer, et lui, c'était Lui !

Les lèvres d'Alice se contractèrent pour réprimer un nouveau

— Les lettres viendront ! lui dit-elle avec une voix incertaine.

Alice sourit à ce cri de son être avide d'illusion et d'amour ; avec une légère émotion, elle demanda à Colette Grandin :

— Le mariage aura lieu bientôt ?

— Dans huit jours, lui répondit Colette. Et elle ferma le petit sac qu'elle passa lentement à son bras en se levant.

II

La voiture s'était arrêtée. Elle faisait halte un instant sur la place du village, puis reprenait sa course vers la petite ville. Les deux jeunes filles descendirent. Elle n'avait plus, pour arriver à l'école, qu'une courte rue à traverser.

— Pas bien beau, comme vous le serrez dans quelques minutes, dit Colette Grandin. Surtout pour vous qui êtes habituées à la ville !

Mais voyant la tristesse navrante qui se peignait sur le visage d'Alice Barandon elle courut à sa rencontre :

— Oh ! tout le monde est gentil ici !... On vous aimera bien allez !... Et puis, on s'habitue, et les neuf mois de l'année scolaire passent assez vite !

Maintenant la rue s'élargissait et était encadrée de deux rangées de maisons. Au bout, fermant la route, se dressait un ancien château qui dominait tout, même la modeste église avec sa petite tour plate. Pendant qu'elles passaient, la fenêtre d'une des plus jolies maisons s'ouvrit et la tête d'une jeune femme apparut.

— Vous voilà de retour, mademoiselle Grandin ?... Je vous guettais pour vous dire bonjour !... C'est peut-être la dernière fois ?

Colette Grandin leva la tête.

— Oui, dit-elle, je pars ce soir. Mais vous allez parfois à Bienville, n'est-ce pas madame Marguerite ?... Nous nous reverrons !

— Vous vous fixerez à Bienville après votre mariage ? demanda Alice à Colette, pendant qu'elles poursuivaient leur route.

— Oui, répondit Mlle Grandin. Mon fiancé a un emploi dans cette ville. Et vous, vous préférez vous bien à Bienville ?

Alice eut un élan :

— Oh ! oui beaucoup !

— Nous nous reverrons aussi pendant les vacances, quand vous viendrez chez vos parents.

Elles étaient arrivées à l'école. Un groupe de garçons et de filles les attendait devant la porte, faisant un joyeux tapage. Soudain, il y eut un moment de silence ; les garçons enlevèrent leurs casquettes, les filles s'inclinèrent gentiment.

Les deux institutrices entrèrent dans la grande salle un peu obscure.

Pendant que les élèves s'installaient bruyamment à leurs places, Mlle Grandin remettait à Alice Barandon les registres, les notes, les cahiers, et lui donnait vivement les indications nécessaires ; puis, rappelant à l'ordre les élèves, elle leur présenta leur nouvelle maîtresse, leur faisant ses dernières recommandations et ses adieux.

Alice écoutait, presque impatiente maintenant de se trouver seule.

Finalement, Colette Grandin ramassa ses nombreux livres, donna un coup d'œil à la classe et s'approcha d'Alice pour l'embrasser.

Elles échangèrent encore quelques mots aimables, puis la gracieuse créature se dirigea vers la porte.

Mais, après avoir fait quelques pas, elle revint :

— Écoutez, dit-elle, confidemment vous trouveriez des affaires à moi, vous me les garderiez, je vous prie... Je suis si étourdie, que bien sûr, j'ai dû oublier quelque chose !

Vous me l'appartenez lorsque vous viendrez me voir à Bienville, chez moi !

Et elle avait appuyé sur ce "chez moi" avec un peu d'orgueil.

III

Maintenant, elle était partie. Ses derniers mots vibraient encore aux oreilles d'Alice.

Elle pensa de nouveau à "lui", à la possibilité d'avoir elle aussi son "chez elle", où elle vivrait avec "lui" et pour "lui".

Un peu de calme lui revint au cœur. Alors, elle adressa quelques paroles aux élèves qui la regardaient avec curiosité, puis elle fit l'appel.

— Que de noms ! que de pages du gros registre elle tourna sans s'arrêter !

Tout à coup, elle s'arrêta.

Entre deux feuilles, une photographie venait d'apparaître devant ses yeux.

Et, en même temps, un œil lui échappa. La photographie représentait un jeune homme et une jeune fille... Deux visages souriants... Ils avaient les mains enlacées... Et tous deux la regardaient. Elle, c'était Colette Grandin, la petite institutrice qu'elle venait de remplacer, et lui, c'était Lui !

Les lèvres d'Alice se contractèrent pour réprimer un nouveau

Celles qui Tremblent,

L'attentat brutal qui vient de supprimer le ministre de l'Intérieur russe remplit le cœur des femmes d'une pitié toute fraternelle pour l'épouse éprouvée qui, y a quelques jours seulement, se séparait de son mari, colosse, plein de santé pour vilégaturer à quelques kilomètres de Pétersbourg et qui n'a retrouvé qu'un corps déshiqué, dépoillé horrible, déchet lamentable et terrifiant.

Et on s'imagine volontiers les tortures morales de Colette que leur situation même doit rendre si douloureuse de l'avenir et si inquiète pour les autres qu'elle embrassait... De quels soubresauts cauchemaresques n'a-t-elle pas été secouée dans ce monde de mort suspendu au-dessus du bonheur présent et qui empêche tout le plus pur des joies du foyer.

— Ah ! on me l'a tué !... Telle est la vie douloureuse, faite d'appréhensions, d'angoisses continues de Colette dont le mari remplit des fonctions de désignation plus particulièrement aux hautes populations, aux colonies aveugles d'ignorance qui s'imaginent modifier les lois d'un pays en supprimant celui qui les applique.

Ces vers Colette, vers Colette qui tremblent dans l'antiquité de leur âme tout en conservant un visage placide et des lèvres souriantes, que va toute la pitié, car il n'est pas de supplice plus douloureux que celui de cette perpétuelle inquiétude, de ce troublant mystère de mort suspendu au-dessus du bonheur présent et qui empêche tout le plus pur des joies du foyer.

Rêve Macabre.

— Les principes ont leurs couchants... Mais il n'est pas vrai qu'elles meurent.

S. P.

Il faisait nuit ; j'étais dehors et tout à coup, au détour d'un chemin, j'aperçus une grande clarté couant à terre, comme une flamme léchant le sol.

Me penchant dans l'obscurité, je regardai :

La fleur s'avancait et se divisait en se rapprochant de moi. Je pouvais distinguer mille et mille lumières, comme de gros vers blancs ; c'étaient des bonnets de feu !

Je me sentis pris de peur... et je vis ces lumières... me regarder en courant :

C'étaient des yeux, des yeux grands ouverts et brillant dans l'ombre ; portés par de petites pattes fantastiques, ils marchaient deux par deux, et couraient, couraient, toujours en me regardant.

J'avais le sang glacé... Il y en avait de bleus, de noirs, de gris, de dorés, de verts... Il y en avait de toutes couleurs !

Et ces yeux rampaient vers moi comme une procession aux flambeaux échevelés.

Et en eux, je retrouvai des yeux que j'avais chéris.

La procession me dépassait maintenant ; j'étais toujours courbé vers la terre, ne pouvant me relever, retenu comme par un aimant.

Chaque prunelle en passant tout contre moi m'avait fixé, et j'avais la des regards connus de jadis... regards ou balbeus ou moqueurs, ou tristes ou aimants... des regards disparus :

Mon grand-père... ici ma grand-mère... puis un oncle... une sœur... puis une petite amie, morte aussi... et une autre enfant que j'avais aimée... puis encore une autre.

Les yeux marchaient toujours... Je tremblais de fièvre, j'avais la tête perdue.

Soudain, deux d'entre eux s'arrêtèrent et se mirent à plonger tout au fond de moi, avançant leur prunelle si près qu'ils me frôlèrent, et j'eus beau me reculer frémissant d'effroi, ils me sentaient la brûlure de mes yeux dans les miens.

Ils étaient rouges, sanglants, et je les reconnus.

— O femme ! tu n'as donc pas pardonné ? Tes tristes yeux brûlés de larmes ne se sont donc pas fermés, que tu me regardes encore ?

— Oh ! je le fis trop pleurer... Je suis... mais tu es... se vengé déjà... car le remords me suit partout, me hanter, me tue petit à petit... ma vie n'est qu'un long cauchemar... Fantôme... larme... spectre, va-t'en !... Je t'ai... me... pitié... pitié !

Je parvins à me redresser et je voulus fuir, mais les yeux sanglants s'acharnaient contre moi s'élevant à la hauteur de mon visage... je les voyais luire rouges et haineux.

Et je me trouvais brusquement entouré de toutes les autres prunelles qui dansaient autour de moi en une ronde macabre, comme une multitude de feu x-follets de couleurs vives... J'étais pris, cerné, je ne pouvais plus partir.

Oh ! ces yeux ! tous ces yeux braqués sur moi... et j'en avais partout maintenant qui brillaient partout dans le loutin !

Tout était en feu dans la nuit d'ombre !

Bleus ou noirs, tous aimés, tous tournés vers quelque immense au-

Orgueil et Vanité.

Quelle est la différence entre l'orgueil et la vanité ? L'orgueil est fille des sentiments nobles et élevés, il pousse aux grandes choses et fait éclore les génies.

La vanité, fille du ridicule et de la puérilité, amoindrit toutes les facultés généreuses, pour ne s'occuper que du moi ; c'est d'elle que naissent les sottises.

La vanité n'est jamais excusable et toujours ridicule. L'orgueil, non seulement peut s'exercer, mais encore, dans certains cas, est louable.

Ce qui a fait dire à Balzac : La vanité est l'art de s'endormir tous les jours, et à Maset : L'orgueil, c'est la pudeur des femmes, la constance du soldat dans le rang et